GAUTIER (Jean-François-Eugène), compositeur français, né à Vaugirard, près de Paris, en 1822. Il montra, dès sa plus tendre enfance, une prédilection marquée pour l'art musical. Il entra au Conservatoire en 1838 et devint élève d'Habeneck pour le violon, et d'Halévy pour la composition. Il fit de rapides progrès comme instrumentiste, et le premier prix de violon lui fut décerné en 1838. Le jeune homme ne montrait pas, à beaucoup près, une organisation aussi précoce au point de vue de l'inspiration et des idées mélodiques. Il parvint néanmoins à obtenir le deuxième second grand prix de composition au concours de l'Institut, en 1842. Il avait mis en musique la *Reine Flore*, cantate du marquis de Pastoret. M. Gautier demanda au travail les qualités qui lui manquaient, et, quelques années plus tard, il faisait représenter au théâtre de Versailles l'*Anneau de Mariette*, opéra-comique en un acte, qui obtint un véritable succès. Il devint, en 1847, second chef d'orchestre de l'Opéra-National, appelé depuis Théâtre-Lyrique. C'est sur cette scène qu'il fit ses débuts sérieux en qualité de compositeur. M. Gautier a publié quelques ouvrages pour le violon, et il a fait exécuter en 1848, aux concerts du Conservatoire de musique, un *Ave Maria* dont M. Fétis fait l'éloge. Voici la liste des opéras de M. Gautier : l'*Anneau de Mariette*, opéra-comique en un acte (théâtre de Versailles, 1845) ; les *Barricades de* 1848, opéra patriotique en un acte et deux tableaux, paroles de MM. Brisebarre et Saint-Yves (Déaddé), musique faite en collaboration avec M. Pilati (Opéra-National, 5 mars 1848) ; *Murdock le bandit*, opéra-comique en un acte, paroles de M. de Leuven (Théâtre-Lyrique, 23 octobre 1851), sujet usé que l'auteur n'avait pas su rajeunir, partition incolore qui ne présageait rien de bon pour l'avenir du compositeur ; *Flore et Zéphire*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. de Leuven et Charles Deslys (Théâtre-Lyrique, 2 octobre 1852), poëme amusant, écrit avec verve et esprit ; caractères bien soutenus, situations adroitement filées. M. Gautier, à notre avis, a donné là un petit chef-d'œuvre. Ses mélodies sont franches et nombreuses. L'ensemble de l'œuvre a un cachet d'originalité et de vérité comique des mieux réussis ; *Choisy-le-Roi*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. de Leuven et Michel Carré (Théâtre-Lyrique, 14 octobre 1852), comédie musquée fort difficile à mettre en musique ; le *Lutin de la vallée*, légende en deux actes et trois tableaux, mêlée de chants et de danses, paroles de MM. Michel Carré et Alboize, chorégraphie de M. Saint-Léon (Théâtre-Lyrique, 22 janvier 1853), succès éphémère ; le *Danseur du roi*, opéra-ballet en deux actes et trois tableaux, paroles d'Alboize, chorégraphie de M. Saint-Léon (Théâtre-Lyrique, 22 octobre 1853) ; *Schahabaham II*, opéra-bouffon en un acte et en prose, paroles de MM. de Leuven et Michel Carré (Théâtre-Lyrique, 31 octobre 1854), copie assez adroite de l'*Ours et le pacha*, musique légère, mais sans originalité ; le *Mariage extravagant*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Cormon (Opéra-Comique, 20 juin 1857) C'est le vaudeville de Désaugiers et Valory, mis en musique avec une certaine habileté. On y trouve d'agréables motifs qui décidèrent du succès de l'ouvrage ; la *Bacchante*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. de Leuven, Arthur de Beauplan et, dit-on, Alexandre Dumas (Opéra-Comique, 4 novembre 1858) ; Mme Cabel créa le rôle principal, avec cette verve endiablée qu'on lui connaît ; par malheur, l'ensemble manquait de charme et de nouveauté ; le *Docteur Mirobolan*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Cormon et Trianon (Opéra-Comique, 28 août 1860), imitation de *Crispin médecin*, comédie d'Hauteroche, partition guillerette qui valut à la pièce un très-honorable succès ; *Jocrisse*, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Cormon et Trianon (Opéra-Comique, 10 janvier 1862), enfantillage musical, qui vécut ce que vivent les roses ; le *Trésor de Pierrot*, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Cormon et Trianon (Opéra-Comique, 5 novembre 1864), chute à peine déguisée, en dépit des efforts de Montaubry et de Mlle Monrose. Tel est le bilan de M. Eugène Gautier, musicien instruit, homme intelligent, qui semble encore chercher sa voie. Il pourrait briller au second rang, car il a de la verve et de l'entrain. Les sujets comiques sont les seuls qui lui conviennent, témoin le succès de *Flore et Zéphire*. Sans tomber dans le genre d'Offenbach, il a l'instinct du rire musical, et nous espérons qu'il n'a pas dit son dernier mot.

GAUTIER (Emile-Théodore-Léon), littérateur et paléographe français, né au Havre en 1832. Il entra à vingt-trois ans à l'Ecole des chartes, puis devint archiviste du département de la Haute-Marne. M. Gautier s'attacha d'une façon toute particulière à l'étude du moyen âge, dont il devint l'enthousiaste admirateur en même temps qu'il se fit le zélé défenseur du catholicisme, et publia plusieurs ouvrages qui lui ont valu d'être nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Nous citerons de lui : *Comment faut-il juger le moyen âge?* (1858, in-18) ; *Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique* (1858, in-8°) ; *Définition catholique de l'histoire* (1860, in-18) ; *Scènes et nouvelles catholiques* (1861, in-18) ; *Voyage d'un catholique autour de sa chambre* (1862, in-18) ; *Benoît XI, étude sur la papauté* (1863, in-8°) ; *Etudes historiques pour la défense de l'Eglise* (1864, in-18) ; *Etudes littéraires pour la défense de l'Eglise* (1865, in-18) ; les *Epopées françaises* (1866-1867, 2 vol. in-8°), étude sur les origines de notre littérature nationale, qui a fait décerner à l'auteur, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le second prix Gobert en 1866 et le premier en 1868 ; *Portraits littéraires* (1868, in-18), etc.

GAUTIER D'AGOTY, nom de plusieurs graveurs. V. GAUTHIER D'AGOTY.

GAUTIER D'ARRAS, poëte français du XIIe siècle, né dans la ville dont il porte le nom. On croit qu'il fut ecclésiastique et qu'il prit part à la croisade de Louis VII ; on croit également qu'il eut des relations suivies avec l'empereur Frédéric Ier. Son principal ouvrage parut, selon toutes les probabilités qu'on a pu réunir, entre 1152 et 1154. Il eut pour protecteur le comte Thibault V de Blois. Peu de choses nous sont restées de Gautier d'Arras. On n'a de lui qu'un roman dédié à l'impératrice Béatrix, *Ille et Galéron*. Son œuvre la plus importante est un poëme de quatorze mille vers sur l'empereur Héraclius. On y voit que le héros du livre avait reçu du ciel des talents merveilleux, entre autres le don de connaître, à première vue, la vertu des femmes, la valeur des chevaux et la qualité des pierres précieuses. Le plus grand mérite littéraire de Gautier d'Arras est d'avoir été un auteur facile et correct.

GAUTIER DE COINSI ou **DE COINCY**, trouvère français, connu aussi sous le nom de **Danz Gautier**, né à Amiens en 1177, mort en 1236. Sa famille était originaire de la Picardie et y avait joué un rôle important. On n'a cependant sur lui que des renseignements assez incomplets. Il se fit moine à l'âge de dix-huit ans, et entra dans les ordres au monastère de Soissons. Pendant vingt ans, il garda cette position obscure, enseveli au fond de l'abbaye de Saint-Médard. Puis, comme ses mérites éclataient malgré lui, on le fit prieur de Vic-sur-Aisne. Il occupa la même charge dans le lieu sacré où s'étaient écoulées ses premières années. Ce fut pendant le cours de cette vie exclusivement religieuse et consacrée à la retraite qu'il composa les poésies qui ont attaché une certaine renommée à son nom. Ses poésies eurent surtout pour objet le culte de la Vierge. Il en fit une véritable héroïne de chanson de geste. Ces légendes sont assez irrévérencieuses et l'on ne comprend guère qu'elles aient servi à l'édification des personnes qui entouraient Gautier et pour lesquelles il écrivait. Il finit lui-même par s'en apercevoir ; mais il s'excusa de son mieux, disant qu'il fallait bien que ses lecteurs entendissent ce qu'il disait. D'ailleurs, ses recueils étaient très-estimés des connaisseurs.

L'abbé Lebœuf assure que les chansons de Gautier de Coinsi sont un des plus beaux monuments de notre poésie nationale sous le règne de Philippe-Auguste. On en avait jadis conservé de nombreuses copies dans les bibliothèques de Notre-Dame de Soissons, de Saint-Corneille de Compiègne et du chapitre de Paris. Néanmoins, bien que le prieur de Saint-Médard ait été un homme remarquable pour son époque, on peut dire que tant d'admiration ne s'explique pas. La complainte sur le corps de sainte Léocade, qui passe pour un chef-d'œuvre de naïveté, est par trop simple et trop enfantine. Ici la légende tourne à la satire. Gautier commence par un récit et finit par des imprécations contre le clergé de son temps. Il appelle les cardinaux des *chardonax*. Indépendamment de ses deux grands ouvrages sur Notre-Dame et sur sainte Léocade, Gautier a laissé plusieurs manuscrits : *De l'empereri* (impératrice) *qui garda sa chastée par moult temptacions ; Epître de saint Jérôme, de la garde de virginité, laquelle il envoia à Eustochium, la fille sainte Paule ;* les *Cinq joies Notre-Dame ;* l'*Assomption*, etc. Il y a un petit conte, le *Vilain ânier* ou *Meslin Mescot*, qu'on lui attribue et qui serait certainement sa meilleure production, s'il était prouvé qu'il fût de lui.

GAUTIER DE LILLE ou **DE CHÂTILLON**, poëte français du XIIe siècle. Sa vie fut peu accidentée. Né à Lille, devenu élève de l'université de Paris, il se fixa ensuite dans une ville de Châtillon (on ne sait au juste laquelle) et y changea le nom qu'il avait porté jusque-là : tels sont les principaux actes de son existence. Il fut chargé, dans la résidence qu'il avait choisie, de la direction des écoles ; après quoi il alla à Bologne, où il étudia le droit. Revenu en France, il accepta une place de secrétaire à l'archevêché de Reims, position qu'il occupa sous les ordres de deux prélats successifs. Pour le récompenser de ses services, on le nomma à un canonicat de l'église d'Amiens. Il mourut dans cette ville au commencement du XIIIe siècle. Ses ouvrages ont été écrits en latin. Ils ont pour titre : *Libelli tres contra Judæos, in dialogi formam conscripti ; De sancta Trinitate tractatus ; Opuscula varia.* Ces derniers cependant ont parfois été considérés comme faisant partie du bagage littéraire de Gautier Mapes. L'œuvre la plus connue de Gautier de Lille est un poëme héroïque en six chants et en vers hexamètres : l'*Alexandréide*. On y voit certains oublis assez curieux ; par exemple, l'auteur y parle de la Passion de Jésus-Christ comme d'un événement accompli du temps des rois de Macédoine. L'*Alexandréide* a eu de nombreuses éditions : la première (in-4°) est de Guillaume Le Talleur ; les autres sont de Strasbourg, 1513, in-8° ; Ingolstadt, 1541, in-8° ; Lyon, 1558, in-4° ; Ulm, 1559, in-12 ; Saint-Gall, 1659, 1693, in-12.

GAUTIER DE METZ, poëte didactique français du XIIIe siècle. On ne sait guère ce qu'il était que par un ouvrage intitulé l'*Image du monde*, dont il passe pour être l'auteur. Rien ne prouve qu'il soit né à Metz. Dom Calmet l'a confondu avec un archidiacre de cette ville qui avait la réputation d'un bon philosophe ; mais l'erreur de dom Calmet est palpable. L'archidiacre vivait en 1142, et l'*Image du monde* fut composée cent ans plus tard. On a tiré quelques inductions de ce poëme sur la vie de celui qui le composa. On a appris qu'il avait, selon toute apparence, fait ses études à l'université de Paris et qu'il y avait beaucoup étudié les écrivains de Rome et d'Athènes, Tite-Live, Aristote et Platon. Cette hypothèse est confirmée par l'ouvrage en question, versifié d'après un livre d'Honoré d'Autun sur un sujet analogue, mais imité de Pline et d'Isidore. On a voulu voir quelques audaces de plume dans l'*Image du monde*. M. Victor Leclerc s'est expliqué avec beaucoup de bon sens sur cette affirmation : « Certaines de ces idées, a-t-il dit, ne sont pas, en effet, l'expression exacte des livres saints. Mais il ne faut pas plus s'étonner de les voir échapper aux foudres de l'Eglise que tant d'autres extraites des anciens par Honoré d'Autun, Bernard de Chartres, Vincent de Beauvais, qu'on persistait à reproduire sans en comprendre toute la portée, et qu'un respect absolu pour tout ce qui était antique faisait accueillir avec la même confiance qui laissait régner la philosophie, si peu orthodoxe, d'Aristote dans toutes les écoles chrétiennes. » La première partie du poëme est un récit de la création. La seconde partie est une sorte de traité de géographie où l'auteur décrit les différentes contrées connues. Dans l'Asie, l'Inde est surtout dépeinte avec beaucoup de soin. La troisième partie s'occupe principalement de la science des astres et des problèmes qui s'y rattachent, problèmes relatifs au jour et à la nuit, à la lune et aux étoiles. Des étoiles, le poëte pénètre dans le paradis, dont il expose les merveilles comme s'il y était allé. Tout cela est fort long et dénué d'intérêt. Ce qu'on peut louer cependant en lui, c'est surtout la correction et le charme du style ; quant à l'inspiration, elle est complétement absente. Elle ne vient point rafraîchir l'aridité de pareilles matières. Le poëme de Gautier a été publié à Genève, en 1517, par un éditeur, François Buffereau, qui s'en attribua toute la gloire.

GAUTIER DE MORTAGNE (**Walterus de Mauritania**), théologien français, né au commencement du XIIe siècle, mort à Laon en 1174. Il acquit quelque célébrité par ses écrits sur des sujets de controverse religieuse. Son maître fut le chef de l'école de Reims, Albéric ou Aubry. Gautier ouvrit lui-même des cours sur les matières qu'il traitait de préférence. Il devint évêque de Laon en 1155. On a de lui des traités sur l'*Ordre* et le *Mariage*, diverses lettres qui ont été publiées par d'Achery dans le *Spicilegium*. Ces cinq épîtres forment le plus gros du bagage littéraire de Gautier de Mortagne. Elles ont rapport à des points de dévotion et à des questions de théologie. L'une d'elles est adressée à Abélard, qui est désigné sous le nom de *moine maître Pierre*. L'objet du message est le mystère de la sainte Trinité, mystère sur lequel Abélard professait des opinions opposées à celles des docteurs de son temps. On cite encore un opuscule de Gautier envoyé à Arnoul, archidiacre de Séez. Le P. Mathou a imprimé cet opuscule dans ses observations sur Robert Poulet ou *Pallus*.

GAUTIER DE SIBERT, publiciste français, associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tonnerre, mort dans la même ville en 1798. Sa famille était alliée à celle du fermier général qui porte le même nom. On voulait lui faire occuper un poste important dans les finances ; mais, comme la fortune particulière qu'il possédait lui permettait de s'abandonner à ses goûts personnels, il refusa l'emploi qu'on lui offrait et préféra se livrer tout entier au culte de la littérature. Il vint à Paris et y occupa un rang modeste, mais honorable, parmi les illustrations du jour.

On a de lui : *Variations de la monarchie française dans son gouvernement civil, politique et militaire, depuis Clovis jusqu'à la mort de Louis XIV* (Paris, 1765, 4 vol. in-12) [La deuxième édition est de 1789. C'est l'ouvrage capital de Gautier de Sibert. L'auteur y a montré une grande érudition, en commentant et en expliquant Marculfe, les *Capitulaires* de Charlemagne, les *Etablissements* de saint Louis. Le style en est clair et rapide ; mais on cherche vainement, dans le courant du livre, une appréciation solide des événements, cette partie essentielle qu'on appelle la philosophie de l'histoire. En résumé, beaucoup de critiques de mots, peu de critiques d'idées] ; *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle* (1769, in-12) ; *Histoire des ordres royaux hospitaliers et militaires de Saint-Lazare, de Saint-Jean de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel* (Liége et Bruxelles, 1775, in-4°) ; *Considérations sur l'ancienneté de l'existence du tiers état et sur la cause de la suspension de ses droits pendant un temps* (1789, gr. in-8°).

Pour récompenser Gautier de Sibert de ses travaux, l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui donna, en 1767, le titre d'associé. Il lut à l'Académie plusieurs *Mémoires* dont voici les principaux, qui ont été consignés dans le recueil de cette assemblée : *Mémoire sur la question s'il y a eu un ordre du tiers état sous les deux premières races de nos rois ; Sur la loi Sempronia ; Sur les idées religieuses, civiles et politiques des anciens peuples, Sur le nom de la cour plénière ; Sur la philosophie de Cicéron ; Sur la différence qui existe entre la doctrine des philosophes académiques et celle des philosophes sceptiques.* La Révolution supprima les Académies, et Gautier de Sibert, qui ne vivait que pour la science, se retira dans ses propriétés. Il y mena une existence peu agitée et mourut sans avoir jamais fait partie de l'Institut autrement qu'à titre d'associé, contrairement à l'assertion de quelques biographes.

GAUTIERI (Joseph), médecin et naturaliste italien, né à Novare (Piémont) en 1769, mort en 1833. Reçu docteur à Turin en 1791, il parcourut, l'année suivante, le Tyrol, la Carinthie et la Styrie, pour y étudier le goître et le crétinisme dont les habitants de ces montagnes sont affectés, et indiqua, le premier, un traitement efficace pour combattre ces hideuses affections. Savant minéralogiste, il a démontré, dans un livre publié à Iéna en 1800, sur les calcédoines, que tous les corps amorphes tendent à s'organiser, et qu'un mouvement oscillatoire se manifeste continuellement dans le sein des montagnes. Sa patrie lui doit l'introduction de la vaccine. Gautieri avait de profondes connaissances en arboriculture. En 1808, il obtint l'inspection générale des bois et forêts du royaume d'Italie. Nous citerons parmi ses ouvrages : *Tyroliensium, Carinthiorum Styriorumque struma* (1794, in-8°) ; *Slancio sulle genealogie della terra e sulla costruzione dinamica della organisazione* (Iéna, 1805), écrit dans lequel il fait une trop grande part à l'imagination ; *Prospetto di tutti li concimi Europei* (1809) ; *Nozioni elementarj su i boschi* (1812) ; *Dello influsso di boschi sullo stato fisico di paesi e sulla prosperita delle nazioni* (1814), etc.

GAUTRUCHE (Pierre), humaniste français. V. GAULTRUCHE.

GAUTTIER DARC (Louis-Edouard), orientaliste, historien et philosophe français, né à Saint-Malo en 1799, mort à bord du vapeur anglais la *Médée*, qui le ramenait malade d'Alexandrie en Europe, en 1843. Il prétendait descendre de Pierre Darc, frère et compagnon d'armes de la Pucelle. Gauttier se fit recevoir licencié ès lettres et en droit, se livra ensuite à l'étude des langues orientales, devint secrétaire adjoint à l'Ecole des langues établie à la bibliothèque Richelieu, fonda, avec Langlès, la Société de géographie en 1821, entra dans la diplomatie en 1824, fut envoyé à Naples, puis nommé successivement vice-consul en Grèce et consul général à Alexandrie. Gauttier profita de son séjour à Naples pour consulter les manuscrits que possèdent les bibliothèques de cette ville et celles des monastères voisins, et rassembler les matériaux d'une histoire des Normands en Italie, dont il a publié un volume sous le titre de : *Histoire des conquêtes des Normands en Italie, en Sicile et en Grèce, et de leur établissement en Italie et en Sicile* (Paris, 1830, in-8°, avec atlas in-4° comp. de 10 pl., cartes et grav.). Il est regrettable qu'une mort prématurée ait empêché Gauttier Darc de publier le deuxième volume de cet ouvrage, qui jette un jour tout nouveau sur l'histoire de l'Italie méridionale pendant une partie du moyen âge. Outre ce grand ouvrage, on doit à Gauttier Darc : *Ceylan* ou *Recherches sur l'histoire, la littérature, les mœurs, etc., des Cingalais* (Paris, 1825) ; *Voyage de Naples à Amalfi* (Paris, 1829-1830) ; *Essai sur la littérature persane ; Fragments d'un voyage en Italie, en Grèce et en Asie pendant les années* 1829-1830 (Paris, 1831, in-12, fig.). On lui doit, en outre, la traduction des ouvrages anglais suivants : *De l'équilibre du pouvoir en Europe*, de G.-F. Leckie (Paris, 1829) ; l'*Afrique* ou *Histoire, mœurs, usages et coutumes des Africains*, de Mac-Lead (1821, avec grav.), etc.

GAUVERA s. m. (gô-ve-ra). Mamm. Espèce de taupe.

GAUZA s. f. (gô-za — mot indien). Métrol. Petite monnaie de cuivre et d'étain qui avait seule cours dans l'ancien royaume de Pégu.

GAUZANITIDE, en latin *Gauzanitis*, contrée de l'ancienne Mésopotamie, au centre, entre la Mygdonie et l'Osroène. Ville principale : Resama.

GAUZLIN ou **GAUSCELIN**, prélat français, mort en 1030. Il était fils naturel de Hugues Capet. Il succéda à Abbon comme abbé de Fleury, en 1005, et à Dagbert comme évêque de Bourges, en 1013. Toutefois, l'illégitimité de sa naissance l'empêcha longtemps de prendre possession de son siége. Il se rendit à Rome, obtint du pape un rescrit qui ordonnait au comte de Bourges de l'introniser et fut alors reçu par son chapitre. Ce prélat assista à plusieurs conciles et prit part aux principales affaires ecclésiastiques de son temps.

GAVACHE s. (ga-va-che — v. l'étym. à la partie encycl.). Nom méprisant qu'on donne, dans la Gironde, à des personnes dont l'origine est étrangère au pays.

— Par ext. Homme lâche, sans honneur ; gueux ; homme sale et mal vêtu :

> Sortez, vaillants, sortez, bravaches,
> L'avant-bras couvert du manteau,
> Que sur vos faces de *gavaches*
> J'écrive des croix au couteau !
>
> TH. GAUTIER.

— s. m. Linguist. Patois de la langue d'oïl parlé dans certaines parties de la Gironde.

— **Encycl.** Linguist. La peste ayant dépeuplé, en 1524 et 1525, plusieurs communes situées sur les rives du Drot, petite rivière qui se jette dans la Garonne au-dessous de La Réole, Henri d'Albret, roi de Navarre et seigneur de cette contrée, fit appel, pour les repeupler, à des colons de la Saintonge et de l'Angoumois. Ces nouveaux venus, quoique obligés par leurs relations journalières d'entendre et même d'apprendre le langage des régions environnantes, ont conservé jusqu'à présent leur patois et leurs usages particuliers. Les populations voisines, indigènes, leur donnèrent le nom de *Gavaches*.

D'après Jouannet (*Musée d'Aquitaine*, t. III), le mot *gavache*, en gascon *gavach*, en espagnol *gabacho*, dérive du celtique *gau*, qui désignait des cantons voisins les uns des autres, mais appartenant à des peuples différents. Ainsi le pluriel celtique *gau-ac* répondait aux mots latins *pagani* et *villani*. Dans la suite, cette dénomination est devenue une injure, de même que *païen* et *vilain*, ses synonymes. Des *Gavaches* étant allés en Espagne pour y exercer les professions inférieures, le nom de *Gabacho* est devenu un terme de mépris dont les Espagnols se servent à l'égard des Français, et surtout des Gascons ; il est synonyme de *malpropre*. Le féminin *gabacha* signifie *fille publique*, et c'est probablement du même mot qu'est dérivé *gaffo*, *gaho* (lépreux).

Les habitants de la Gironde donnent aussi le nom de *Gavaches* à la population qui occupe une partie du Blayais, rive droite de la Gironde, et du bas Médoc, le long du littoral et des marais salants, rive gauche du même fleuve. Le langage de ces derniers est un français corrompu, prononcé d'une voix lente et traînante, qui en fait ressortir davantage le contraste avec le vif accent du gascon bordelais, que parlent les indigènes. De ces *Gavaches*, ceux de la partie du Blayais qui est limitrophe de la Saintonge sont bien les enfants du sol ; ils n'ont reçu ce nom que plus tard, à cause de leur ressemblance avec les *Gavaches* du Drot. Quant au *gavache* du bas Médoc, il fut introduit aux quartiers de Soulac, de Certes et d'Audenge à l'époque assez moderne où des sauniers originaires de Marennes transportèrent au Verdon le dialecte saintongeois, en même temps que leur industrie. Leurs descendants ont fidèlement gardé la profession, les usages, la langue et jusqu'au costume de leurs ancêtres.

Le pays occupé par les *Gavaches* a reçu le nom de *Gavacherie* et forme une enclave au milieu d'une région toute différente de mœurs et de langage. La Gavacherie comprend aujourd'hui 40 paroisses environ. Elle s'étend depuis la petite ville de Duras, exclusivement, au nord vers Pellegrue, et se rétrécit vers Saint-Palerme et Castelmoron ; à l'orient, elle s'étend sur les deux rives du Drot, et elle est limitée de l'est au midi par le diocèse d'Agen et la Garonne. Le patois *gavache* présente encore une grande ressemblance avec le poitevin, et surtout avec le saintongeois, dont il ne diffère que par la prononciation de l'*e*, qui est le plus souvent ouvert en poitevin et fermé en *gavache*, ce qui est probablement une suite de son contact avec le gascon.

Le Tarn a aussi ses *Gavaches*, auxquels Mme Louis Figuier, dans un de ses romans, a consacré une page intéressante : « Les habitants du bas Languedoc voient arriver à l'époque des vendanges une multitude de paysans, nés dans les misérables hameaux qui avoisinent la montagne Noire, située non loin de Castres, dans le département du Tarn. Ces montagnards viennent gagner en un mois dans la plaine de quoi vivre toute l'année au fond de leurs étroites vallées, riches en végétation, mais fort pauvres en produits. Les paysans languedociens sont très-durs pour eux. Les malheureux montagnards, qui devraient inspirer une véritable compassion, sont souvent maltraités, et servent de point de mire aux railleries de la bande des vendangeurs où ils sont enrôlés. L'agriculteur qui a loué une bande de montagnards leur donne un grenier et de la paille pour se reposer la nuit de leurs fatigues du jour. Ils sont là pêle-mêle, hommes, femmes, enfants, se nourrissant de raisins et d'une soupe grossière qu'ils font le soir en commun et qu'ils mangent à la gamelle. Aussi ces véritables parias resserrent-ils entre eux leurs liens d'affection : ils se lèvent, marchent, travaillent, mangent, dorment toujours par troupeaux. Le soir, au retour des vignes, ils dansent leurs bourrées nationales, non pour se réjouir, mais en souvenir de leur pays, et quelquefois de grosses larmes coulent silencieusement sur les joues des jeunes filles, qui pensent aux temps heureux où elles les dansaient si joyeusement sur le seuil de leurs chaumières. Les plaines les plus fertiles, les cités les plus brillantes ne sauraient compenser pour ces pauvres gens les noyers séculaires, les châtaigniers qui les nourrissent, et leurs misérables cabanes. Il leur faut la fraîcheur de leurs vallées, le parfum de leurs prairies, leurs montagnes de neige et la quenouille de la veillée. » Ces montagnards sont appelés des *Gavaches* dans tout le pays.

GAVACHERIE. On désigne sous ce nom assez bizarre un petit territoire enclavé dans les arrondissements de Libourne, de La Réole et de Marmande, pays essentiellement de langue romane, où l'on ne parle que le patois saintongeois, une variété du patois poitevin. La Gavacherie est habitée par les descendants des colons qui, au XVe et au XVIe siècle, y furent attirés de la Saintonge, et qui, bien qu'entourés de toutes parts par une population gasconne, ont conservé jusqu'à nos jours leur ancien langage et des mœurs particulières.

GAVARD (Hyacinthe), l'un des anatomistes les plus distingués du XVIIIe siècle, né à Montmélian en 1753, mort à Paris en 1802. Il vint de bonne heure dans la capitale pour y faire ses études médicales. Desault, dont il suivait les cours, le distingua bientôt entre les plus zélés des disciples qui l'entouraient. Le disciple devint maître à son tour, et l'on remarqua dans son enseignement, non-seulement l'exactitude et la précision de Desault, mais encore l'intérêt des considérations physiologiques par lesquelles il savait animer l'aride et froide description des organes du corps humain. Il fut nommé chirurgien de l'Ecole de Mars. Il mit à l'épreuve dans cette école une méthode d'enseignement qu'il se proposait de mettre en pratique pour les petits ramoneurs de Paris, et qui se rapproche beaucoup de l'enseignement mutuel tel qu'il existe aujourd'hui.

Nous devons à Gavard, sur diverses branches de l'anatomie, plusieurs traités qui sont tous remarquables par la précision minutieuse des descriptions. Cependant, malgré ses talents, ses utiles travaux et la réunion des qualités les plus rares et les plus précieuses, Gavard n'obtint que la stérile considération de quelques hommes instruits et amis de la vérité ; il vécut pauvre, et mourut dans toute la force de l'âge et presque ignoré. Il nous a laissé les ouvrages suivants : *Méthode pour apprendre à lire et à écrire sous la dictée, à l'usage des écoles primaires* (Paris, an III, in-8°) ; *Traité d'ostéologie* (Paris, 1791, 2 vol. in-8°) ; *Traité des ligaments* (Paris, 1795, in-8°) ; *Traité de myologie* (Paris, 1800, in-8° ; 2e édit., 1802) ; *Traité de splanchnologie* (Paris, 1800, in-8°) ; *Observation sur la ligature d'un polype utérin et d'une portion de la matrice à laquelle il était adhérent* (*Journal de méd. et de chir.*, 1787) ; *Bons effets de l'emplâtre de cantharide, appliqué sur la tête, dans les commotions du cerveau* (*Journal de médecine* de Desault, 1791) ; *Description d'une pince à gaîne, destinée à retirer les corps étrangers du canal de l'urètre* (*Journal de médecine et de chir.*, 1787).

GAVARD (Jacques-Dominique-Charles), éditeur français, né en 1794. Il entra dans le corps des ingénieurs hydrographes en sortant de l'Ecole polytechnique, devint capitaine et fit partie pendant quelque temps de l'état-major, avant de prendre sa retraite. M. Gavard est l'inventeur du diagraphe, instrument qui sert à donner en petit l'image de toutes sortes de lignes droites ou courbes. Il a donné comme éditeur : les *Galeries historiques de Versailles, publiées par ordre du roi* (1837-1847, gr. et pet. in-fol.) ; *Supplément* de cet ouvrage (1843-1847, 3 vol. in-fol.) ; *Galerie Napoléon* (1838, in-8°, 40 planches) ; *Galerie Aguado* (1839-1847, 4 vol. in-fol.) ; *Batailles et victoires de l'armée française de* 1792 à 1814, d'après les *Galeries de Versailles*.

GAVARDAN. V. GABARDAN.

GAVARDIE (DE), littérateur et homme politique français, né à Rennes en 1824. M. de Gavardie est un homme qu'on peut appeler universel. Elève du prytanée de La Flèche, il a porté les armes, il a écrit dans un journal, il a fait des vers, il fait même des lois depuis que les électeurs du département des Landes eurent l'idée burlesque de se faire représenter par lui à l'Assemblée nationale de 1871. Du reste, il avait des titres à cette élection : ancien procureur impérial à Dax, puis à Pau, substitut du procureur impérial de la même cour, il était procureur de la République lorsqu'un décret de M. Crémieux le révoqua de ses fonctions. M. de Gavardie a donc tout fait ; mais ce qu'il fait surtout journellement, c'est d'amuser ses collègues et le public par la cocasserie de ses revendications bonapartistes. L'Assemblée s'en est souvent égayée ; mais, comme elle n'est pas toujours en belle humeur, elle s'est avisée quelquefois de lui montrer les dents. C'est un tort. Il ne faut pas décourager des hommes aussi gais que le poëte d'Ille-et-Vilaine, et, réflexion faite, nous engageons ses commettants à nous le rendre aux prochaines élections.

GAVARDO, bourg d'Italie, prov. et à 15 kilom. N.-E. de Brescia ; 2,000 hab. Récolte et commerce de soies, de vins et de bois. Marchés considérables pour les grains.

GAVARNI (Sulpice-Guillaume CHEVALIER, dit), célèbre dessinateur français, né à Paris en 1801, mort dans la même ville le 23 novembre 1866. Il était fils d'un simple agriculteur de la Bourgogne, qui, ayant amassé un peu d'argent, vint se fixer à Paris et s'y maria. Son fils était destiné à entrer à l'Ecole polytechnique, et reçut une éducation distinguée en dehors des établissements universitaires. Neveu du peintre Thiemet, assez connu sous le Directoire, il se sentait porté instinctivement vers les arts ; la géométrie lui inspira le goût du dessin. Il se mit à mêler des paysages, des croquis aux formules algébriques dont il couvrait ses cahiers. Bientôt on lui proposa d'occuper une place dans le cadastre, pour le levé des plans. Cette occupation lui plaisant, il alla à Tarbes, où il passa quelques années en compagnie de son ingénieur en chef, qui l'appréciait beaucoup. On assure que, dès l'âge de quinze ans, Gavarni avait construit lui-même un sextant de marine avec les lunettes et les alidades. Ses occupations professionnelles ne lui faisaient pourtant pas perdre de vue le but qu'il poursuivait.

Comme tous ceux qui débutent, il ne devina point sa vocation du premier coup. Il se croyait l'homme des sites nuageux et des points de vue enveloppés de brouillard. Les Pyrénées lui causaient un insatiable enchantement ; il faisait de fréquentes excursions, copiant ici un trait de mœurs, là un costume pittoresque, ailleurs un recoin de montagne. Ces essais, qui étaient piquants et naïfs, furent imprimés à Bordeaux ; d'autres furent envoyés à un recueil en vogue, le *Journal des modes* ; les éditeurs commencèrent à se disputer ces productions.

Comme il présentait une aquarelle à Susse, celui-ci exigea une signature. L'artiste, cherchant un nom de guerre, se rappela la charmante vallée de Gavarnie, avec la fameuse cascade qui l'anime ; il n'eut qu'à supprimer l'*e* muet, qui était de trop dans un nom d'homme, et traça sur le papier le nom qu'il illustra depuis.

Au moment même où Gavarni débutait, M. de Girardin fondait la *Mode*, et était à l'affût de tous les talents nouveaux. Gavarni, dont il avait remarqué une série de lithographies, devint son collaborateur assidu. Par le fait, il possédait une élégance et une distinction innées. Humann, le célèbre tailleur, disait de lui : « Il n'y a qu'un homme qui sache dessiner un habit noir ; c'est Gavarni. » Au théâtre, il créa des costumes ravissants pour tous les acteurs et pour toutes les actrices en renom. On assure qu'en feuilletant, dans un château où il avait reçu l'hospitalité, un album de carnaval, il se prit à rire des éternels pierrots et des non moins éternelles pierrettes dont on ne sortait pas alors. Une dame le mit au défi de créer autre chose. Il exécuta deux dessins qui causèrent l'admiration de l'assistance : le *titi* et le *débardeur* étaient désormais trouvés.

Gavarni, une fois lancé, éparpilla son talent dans toutes les publications en vogue, et fut universellement apprécié. Au rebours de beaucoup de ses confrères, il marcha, dès le principe, sur un sentier couvert de roses. Les déboires ne survinrent que plus tard. Il aimait à se mêler aux foules, afin d'y saisir une phrase significative, un visage typique. L'Opéra était l'endroit où on le rencontrait le plus souvent : « Je vais à ma bibliothèque, » disait-il, quand il s'y rendait. Ses débardeurs eurent un succès fou. Ils firent leur apparition au bal des Variétés, où lord Seymour et M. de La Battut en arborèrent la livrée. Le besoin de Gavarni était d'inventer des costumes, et il ne cessait d'en inventer.

Pendant cette période de sa vie, il mena une existence bruyante et pleine de folies. Comme il était joli garçon, une de ses infortunes fut de voir sa figure calquée par le débitant d'un magasin de parfumerie et affichée chez tous les coiffeurs. Il avait d'ailleurs des prétentions bien justifiées à paraître un homme bien élevé.

Après avoir fait diverses stations à l'*Artiste* et à la *Silhouette* (1832), il fonda le *Journal des gens du monde*, qui n'eut que vingt numéros. Chacun d'eux était attaché avec une faveur rose. Le texte en était léger et spirituel.

Malgré l'activité que son fondateur déploya, le *Journal des gens du monde* ne put tenir contre l'indifférence publique. Gavarni n'avait rien de l'homme d'affaires et était absolument incapable de donner ses soins à une administration. Comme il dépensait tout ce qu'il gagnait, il dut faire connaissance avec Clichy, ce qui lui fournit l'occasion d'étudier des physionomies nouvelles. Il avait été arrêté d'une façon piquante, par un *gentleman* qui l'avait invité à souper, avait payé la carte et l'avait mis entre les mains des recors, au sortir du restaurant.

Un peu avant son emprisonnement, il était entré au *Charivari*, où on lui demanda de faire une Mme Robert Macaire, contre-partie féminine du type qui alors absorbait l'attention. « Robert Macaire ! dit Gavarni ; mais c'est un voleur ! Je ne veux pas le changer de sexe. Seulement, je dépeindrai la filouterie des femmes, qui a bien son côté instructif. » Le lendemain, il apporta la première esquisse de cette admirable série qu'il intitula : *Fourberies de femmes en matière de sentiment* (1837).

Pendant que Gavarni était à Clichy, il sténographiait les faits et gestes qu'il avait sous les yeux. Les pensionnaires de l'établissement lui reprochèrent de les représenter toujours le verre en main et le sourire aux lèvres. Il tint compte de leurs observations et attaqua une corde moins gaie.

Heureusement, il ne devait pas abuser indéfiniment de ce séjour. En quittant la prison pour dettes, Gavarni prit, rue Fontaine-Saint-Georges, un joli appartement, où il se plaisait à réunir ses amis, et lui-même a parlé de ces heures où il se dédommageait de son silence quotidien par une orgie de paroles. « Ces nuits, écrivait-il, résument bien la journée. On pense à sa pensée, on rêve au rêve ; on se moque de tout, de la vie, de l'art, de l'amour, des femmes qui sont là et qui se moquent bien de la moquerie ! Philosophie, musique, roman, peinture, médecine, comédie, luxe et misère, noblesse et roture, tout cela vit ensemble, rit ensemble... »

Balzac, Léon Gozlan, Jules Sandeau, Théophile Gautier, Mélesville, Forgues, Ourliac, Laurent Jan, l'excentrique Lassailly formaient là un cercle joyeux et spirituel. Cependant, les années venaient, et, insensiblement, l'esprit de l'artiste prenait une tournure plus grave. Il n'était pas misanthrope ; mais il voyait des réalités auxquelles jadis il craignait de toucher ou qu'il évitait avec soin.

En 1847, il partit pour l'Angleterre. Le duc de Montpensier l'avait muni d'une lettre d'introduction auprès du prince Albert ; la reine des Belges l'avait recommandé à M. Meyer, secrétaire du prince, qui invita le dessinateur à venir à Windsor. Bien que patronné par le comte d'Orsay et par la haute aristocratie, Gavarni ne donna pas suite à ces relations.

Par une bizarrerie de caractère, peut-être aussi par un besoin de sa nature, il s'était logé à deux pas du quartier pauvre, de Saint-Gilles. Tout d'abord, il s'y était promené en flâneur ; puis, y découvrant des sujets d'étude, il s'y était fixé. « On ne sait pas, écrivait-il, ce que c'est que la richesse et la pauvreté, que le luxe et la misère, que le vol et la prostitution, quand on n'a pas vu l'Angleterre. » Pour connaître tout cela, il fréquenta les plus sales faubourgs de Londres, assistant aux combats de boxeurs, aux luttes entre les terriers et les rats, aux exploits des ivrognes et des pick-pockets. Ces spectacles n'auraient pas été d'un attrait bien puissant pour tout le monde, et il fallait une vocation spéciale pour s'y consacrer. Gavarni en fit d'immortelles esquisses qu'il envoya à l'*Illustration*.

Dans cette série particulière, il semble qu'il ait eu pour but de présenter ce contraste social qui existe partout, mais qui est plus tranché qu'ailleurs dans la Grande-Bretagne, entre l'extrême luxe et l'extrême misère. Sans doute son crayon s'exerça principalement à reproduire la physionomie des classes pauvres ; mais il ne négligea pas le *high life*. Il a représenté des figures prises dans les loges diplomatiques, à Covent-Garden ou au théâtre de *Her' Majesty ;* la ressemblance est parfaite et le croquis est du meilleur ton.

Les brouillards d'outre-Manche influèrent beaucoup sur la tournure de son esprit. Au lieu du léger et sautillant Fragonard qu'on avait autrefois, on eut une manière de Velazquez ou de Rembrandt, plus coloriste, plus fort, mais moins aimable. A son retour, Gavarni s'engagea à donner une lithographie par jour au journal *Paris*, tâche écrasante, qu'il accomplit pendant plus d'une année, ce qui prouve qu'il avait amassé des provisions de l'autre côté du détroit. Bien mieux, il entreprit plusieurs séries nouvelles, tout en continuant celles qu'il avait déjà entreprises : les *Partageuses*, *Histoire de politiquer*, les *Propos de Thomas Vireloque*, etc.

Vireloque, dit M. de Saint-Victor, est une espèce de monstre « à demi Quasimodo, à demi Diogène ; » en haillons, pieds nus, souriant sous ses lunettes d'un sourire hideux, ayant des jambes de squelette, des mains osseuses, gouailleur et philosophe de bas étage, contemplant les misères environnantes et se moquant d'elles sans leur porter remède. Gavarni en fit un type saisissant. Vireloque, en face d'un chiffonnier tombé dans le ruisseau, ahuri par le vin, laisse échapper ces seules paroles : « Sa Majesté le roi des animaux ! » Il y a une amère ironie dans certaines légendes de Gavarni !

Toute cette seconde manière est poignante. On y sent le regret que cause une jeunesse envolée ; on y devine les déchirements d'un cœur abattu. Sans cesse, l'antithèse du passé et du présent revient plus vivace ; sans cesse, le souvenir des choses évanouies. Quant à l'exécution, elle est plus ferme, plus virile.

Gavarni maniait presque aussi bien la plume que le crayon. Il avait écrit un roman : *Michel*, dont Sainte-Beuve a donné une analyse dans les *Nouveaux lundis*. M. de Girardin, son ancien protecteur, l'ayant attaqué, Gavarni envoya une réplique qui débutait ainsi : « L'auteur des *Débardeurs*, *Lorettes*, etc., prie M. Dujarrier d'avoir l'extrême obligeance de lui permettre un mot de réponse à l'entrefilet de la *Presse* de dimanche, ou, en cas de refus du susnommé, requiert de par le roi, la